

Modalités et enjeux de la transgression dans *Minuit à Alger* de Nihed El-Alia

Aspects and Stakes of Transgression in Nihed El-Alia's *Midnight in Algiers*

Amel MAOUCHI¹

Université Frères Mentouri Constantine 1 | Algérie
Laboratoire Langues et Traduction
Maouchi.amel@umc.edu.dz

Résumé : Cet article entend analyser la portée transgressive du roman *Minuit à Alger* de l'écrivaine algérienne Nihed El Alia. La problématique vise à comprendre comment, à travers une écriture singulière défiant les normes établies, l'auteure, à travers la protagoniste du roman parvient à exprimer une parole et un désir féminin émancipés, ouvrant de nouvelles perspectives tant sur le plan littéraire que social.

Une lecture littéraire et stylistique examinera la pluralité des registres langagiers employés, miroirs de la complexité de l'identité algérienne contemporaine. L'enjeu sera de révéler en quoi l'originalité de cette œuvre réside dans son élan libérateur, repoussant les limites formelles et sociétales imposées aux femmes. De mettre aussi en lumière le pouvoir subversif de la littérature à donner voix à l'intime et à mobiliser l'imaginaire pour transformer le réel.

Mots-clés : Transgression, Roman *Minuit à Alger*, Etude stylistique, Littérature subversive, Quête identitaire, Lecture littéraire

Abstract: This article intends to analyze the transgressive scope of the novel "Minuit à Alger" by the Algerian writer Nihed El Alia. The issue is to understand how, through a unique writing that defies established norms, the author, through the novel's protagonist, manages to express an emancipated female speech and desire, opening new perspectives both in literary and social terms. A literary and stylistic reading will examine the plurality of linguistic registers used, mirrors of the complexity of contemporary Algerian identity. The challenge will be to reveal how the originality of this work lies in its liberating momentum, pushing the formal and societal boundaries imposed on women. It also aims to highlight the subversive power of literature to give voice to the intimate and to mobilize the imagination to transform reality.

Keywords: Transgression, Novel *Midnight in Algiers*, Stylistic study, Subversive literature, Identity quest, Literary lecture



¹ Auteur correspondant : AMEL MAOUCHI | Maouchi.amel@umc.edu.dz

Les écrivains algériens d'expression française ont fréquemment recouru à la transgression pour remettre en question des normes sociales et culturelles, défier l'autorité et exprimer leur révolte. Cette dimension contestataire a profondément marqué leurs œuvres que ce soit par l'étude de thèmes socialement tabous, l'adoption de styles narratifs novateurs, ou la création d'expressions artistiques déterminées. Depuis Kateb Yacine, qui a bouleversé les conventions avec son roman *Nedjma* (1956) en proposant une nouvelle perspective littéraire et politique au roman algérien d'expression française, passant par Rachid Boudjedra, dont les sujets provocateurs émaillent ses œuvres, ou encore Assia Djebar, qui, en brisant les interdits liés au corps féminin et la parole des femmes met en lumière les défis auxquels elles sont confrontées et donne voix à leur intimité réprimée, pour enfin arriver à Boualem Sansal, Meissa Bey, Kamel Daoud et d'autres, tous inspirés par cette dissidence, défiant les attentes du lecteur et l'invitant à réfléchir de manière critique.

Les premières études pionnières sur la transgression dans cette littérature émergent dans les années 1960, avec les travaux de Charles Bonn, Jacques Berque, Mostefa Lacheraf et Malek Alloula. Ces chercheurs mettent en lumière la dimension dissidente de ces écrits qui déjouent les stéréotypes coloniaux et déconstruisent les discours dominants sur l'Algérie. L'ouvrage séminal de Charles Bonn, *La littérature algérienne de langue française et ses lectures* (1974), pose les jalons d'une lecture critique attentive aux enjeux transgressifs de ces textes.

Dans les années 1970-1980, les études sur la transgression littéraire algérienne s'enrichissent de nouvelles approches critiques et théoriques émergentes, telles que la théorie postcoloniale, les gender studies et la psychanalyse. Ces grilles de lecture plurielles permettent d'approfondir la compréhension des enjeux politiques, sociaux et psychologiques sous-jacents à cette littérature transgressive. Les voix marginales - femmes, minorités, classes populaires - sont mises en avant, comme l'illustre l'étude de Mildred Mortimer « Edward Said and Assia Djebar: a Contrapuntal Reading » (2005).

Les années 1990-2000 voient un foisonnement d'études consacrées spécifiquement à la transgression littéraire algérienne. L'ouvrage majeur de Hafid Gafaïti, *Transgressions : la littérature algérienne de langue française* (1996), co-écrit avec Armelle Crouziers-Ingenthron en 2006) analyse en détails les modalités transgressives formelles, thématiques et discursives à l'œuvre dans ce corpus. Anne Donadey prolonge cette réflexion dans *Recasting Postcolonialism* (2001) en explorant les stratégies transgressives des écrivaines face aux héritages coloniaux.

Dans la période contemporaine, les recherches sur la transgression littéraire algérienne se nourrissent de nouvelles perspectives théoriques décoloniales, postcoloniales et féministes. Dans son ouvrage *Postcolonialism and postsocialism in fiction and art* (2017), Madina Vladimirovna Tlostanova analyse les formes de transgression et de résistance dans la littérature et l'art.

C'est dans cette tradition contestataire que nous suggérons la lecture du roman *Minuit à Alger* de Nihed El-Alia, publié en 2022, à travers laquelle nous nous proposons d'examiner plus en détail les diverses stratégies adoptées par l'auteure pour repousser les limites et subvertir les normes établies. L'analyse minutieuse des différents procédés narratifs

mobilisés par l'auteure notamment les choix lexicaux, les registres stylistiques et les figures de style employés pour créer des effets de sens et engager le lecteur dans une lecture critique, permettra de révéler la portée transgressive de son écriture.

Cette contribution s'appuie sur quelques postulats fondamentaux concernant la notion de transgression littéraire. Dans un premier temps, nous considérons à la suite de Roland Barthes (1966) que toute fiction entretient un rapport, aussi ténu soit-il, avec la réalité environnante. Il met en lumière le lien intrinsèque entre la création fictionnelle et le monde qui nous entoure. En d'autres termes, même lorsque nous plongeons dans un monde fictif, il y a toujours des échos, des résonances de notre réalité quotidienne qui se manifestent dans le tissu narratif.

De plus, la transgression artistique revêt une complexité certaine, notamment quant à la définition mouvante de ses propres limites puisque l'acceptabilité d'un discours transgressif varie selon les époques et les cultures.

Afin de clarifier notre propos, précisons que nous entendons ici la transgression au sens commun du terme, tel que défini par Le Nouveau Petit Robert (1993) : le fait de franchir un interdit, de s'affranchir des normes en vigueur. Par extension, elle renvoie à tout écart vis-à-vis de conventions établies, permettant à l'auteur d'explorer de nouvelles possibilités, comme l'ont montré Bataille (1957) et Foucault (1975).

Nous posons ainsi le cadre épistémologique d'une réflexion visant à appréhender les modalités et enjeux de la transgression dans la littérature, phénomène à la fois pluriel et délicat à cerner.

Notre étude visera donc à analyser les manifestations de la transgression dans le roman *Minuit à Alger* de Nihed El-Alia¹, à travers le personnage principal féminin dont les actes et le discours bousculent les normes.

Nous nous demanderons plus précisément : comment l'auteure utilise-t-elle le personnage de l'héroïne en tant que narratrice pour représenter et transgresser les codes sociaux et moraux à travers ses actions et sa narration ? Selon quelles modalités littéraires et esthétiques cette transgression s'exprime-t-elle ?

Nous faisons l'hypothèse que la narratrice use de procédés rhétoriques et stylistiques subversifs (lexique cru, syntaxe heurtée, figures de style audacieuses) qui reflètent et amplifient la dimension transgressive de son parcours.

Pour explorer cette hypothèse, nous mènerons une étude à la fois narratologique et thématique des passages-clés, en nous intéressant particulièrement aux choix langagiers et à la construction du récit. Nous mobiliserons l'analyse stylistique pour saisir en quoi l'écriture se fait transgression des codes littéraires établis.

L'enjeu sera de révéler comment la langue se fait l'instrument d'une dissidence radicale chez cette narratrice, et d'appréhender les horizons inédits que cette transgression ouvre dans le roman.

Avant d'aller plus loin dans notre analyse, essayons de voir ce qu'on entend par transgression. Le concept peut être utilisé dans divers contextes, y compris en littérature. C'est un acte qui, en général, va au-delà des limites établies par la société, les normes ou les règles (Foucault, 1975 :23). En littérature, le concept peut prendre de nombreuses formes, nous citons par exemple le fait d'utiliser un langage vulgaire, présenter un sujet tabou ou choquant, ou encore la subversion des conventions littéraires traditionnelles

(Bataille, 1957 :78). Les auteurs qui utilisent la transgression dans leur écriture sont souvent considérés comme provocateurs ou rebelles (Barthes, 1966 : p.57), et leur travail peut susciter des réactions vives de la part des lecteurs. L'effet de choc ou de réflexion évoqué par la transgression est souvent prémédité et peut être utilisé par les auteurs pour s'exprimer librement, lutter ou mettre en lumière des problèmes sociaux ou politiques importants (Foucault, 1971 :12).

L'écriture de la transgression peut être controversée et peut susciter des réactions vives de la part des lecteurs. Certains peuvent se sentir offensés par les sujets abordés ou encore le style d'écriture utilisé, d'autres peuvent être attirés par la provocation et la subversion des normes (Barthes, 1984 : 67).

1. Le paratexte : justification d'une doublure

Dans une interview à propos de son roman *Minuit à Alger*, Nihed-El-Alia explique avoir choisi l'anonymat par crainte de réactions virulentes contre son œuvre. Dès la première de couverture, elle justifie le recours à cette doublure par la volonté de donner la parole à une héroïne plus audacieuse qu'elle. Cette peur des attaques transparaît également à travers l'avertissement dans le roman stipulant le caractère fictionnel de l'histoire.

Les éléments paratextuels, en première et quatrième de couverture, situent d'emblée le cadre socio-historique de l'intrigue, qui se déroule dans l'Alger post-2010. Le roman prend la forme d'un journal intime, à travers lequel l'auteure exprime librement ses pensées inavouables et refoulées. L'ouvrage a aidé l'auteure « à retrouver une partie de [elle]-même qui s'était perdue ». En donnant vie au personnage de Safia, elle renoue avec ses origines algéroises et aspire à une élévation spirituelle. Derrière le pseudo de Nihed El-Alia se profile ainsi une quête de soi qui a motivé l'écriture de ce récit à la tonalité tantôt transgressive, tantôt introspective.

2. L'histoire du roman

De nature transgressive, l'histoire du roman présente une face cachée d'Alger. La narratrice brise tous les tabous, et plonge le lecteur dans une capitale méconnue où une frange de société dite huppée « progresse dans la décadence », une frange dont « les parents, le système et l'état ne refusent rien » (Al-Alia, 2022 :11), qu'on appelle « la tchichi », « les gosses de riches », les « kmakam » ou « les papiches » (El-Alia, 2022 : 85). Ce n'est pas par hasard que Nihed El-Alia choisit la période « post- 2010 » pour ancrer une histoire qui met à nu les soirées d'une jeunesse dorée algéroise dont les nuits sont ornées de drogue, de sexe, et d'alcool. Elle fait abstraction des codes de la société conservatrice à laquelle elle appartient, transgresse les interdits et décrit avec un langage cru l'univers auquel elle appartient.

Le choix de l'auteure de situer son intrigue dans l'Algérie post-2010 n'est pas anodin et révèle une dimension transgressive. En effet, le pays sort à peine de la « décennie noire » et du traumatisme de la guerre civile, récemment clos par un processus de « réconciliation nationale ». Dans ce contexte de sortie de conflit, la société algérienne reste marquée par la peur et une certaine rigidité morale. Les garde-fous sociétaux imposent encore des façons de se comporter et de penser. Dès lors, évoquer ouvertement les excès et les nuits festives de la jeunesse algéroise dans ce roman constitue un acte audacieux, qui heurte les

tabous d'une société encore convalescente. Derrière la narration crue des nuits « underground » transparaît une critique implicite des non-dits. L'ancrage dans l'Algérie post-2010 confère ainsi au récit une portée subversive dont nous retenons cet extrait :

La nuit nous appartient, les lois que nous dictons font de nous des rois. Nous peuplons les restos et les clubs branchés de la capitale, nous dansons, buvons jusqu'à ne plus pouvoir. Tout ce que les autres considèrent comme interdit est, pour nous, licite : sexe, drogue, alcool et luxure. Nos chemins se croisent brièvement au moment de la prière du fedjr. Nous, nous rentrons chez nous, quand eux vont à la mosquée » (85-86).

L'idée d'une inversion des valeurs par rapport à la morale commune est créée par cette opposition entre « nous » et « eux » dans une atmosphère de défiance et de provocation soulignant le décalage entre les deux groupes.

Les passages mettant en lumière l'existence des scènes festives underground à Alger en marge des normes sociales dominantes derrière lesquelles le lecteur peut discerner une critique implicite de la société algérienne et de ses tabous dans le roman sont plusieurs, relevant à titre illustratif ce passage qui traduit bien cette volonté de l'auteure de révéler l'envers du décor, loin des images convenues : « Alger by night, c'est aussi ça. Des lieux underground, où sont célébrés l'ivresse, l'amour et les plaisirs de la chair. Ces lieux où ni ton origine sociale, ni ton métier, ni ta gueule, ni ton orientation sexuelle n'ont d'importance. » (168)

Le roman de Nihed El-Alia peut être considéré comme une œuvre provocante, très irritée qui suscite toutes sortes de polémiques, le résultat est une œuvre qui de toute évidence, dérange, déjoue le plus souvent l'attente du lecteur (H. Jauss, 1978 :56). Le récit impulsé par la quête de soi de l'héroïne dénonce l'hypocrisie de la société en décrivant le côté terne et morose de la ville le jour à l'image d'une Alger austère qui « enfile son haïk » :

En journée, Alger se peuple d'un autre monde. Je regarde les gens défiler derrière les vitres teintées de ma vieille Mercedes. La fatigue se lit sur leur visage. Les regards sont perdus, traduisant l'usure, l'absence d'espérance. Ce vide nous consume tous, chacun à sa manière. Le jour, Alger retire ses bas résilles et enfile son haïk. Cette ville est atteinte d'une forme de trouble de la personnalité, Bipolaire, narcissique, Alger est malade. (85)

Derrière le portrait au vitriol, perce une certaine fascination pour ces contrastes qui confèrent à Alger une personnalité complexe, ce qui justifie la personnification qui dote la capitale algérienne d'un « trouble de la personnalité », comme pour souligner le caractère schizophrène de cette ville partagée, entre traditionalisme diurne et extravagance nocturne.

L'effet choc de ce premier roman de Nihed El-Alia tient à la configuration de cette dénonciation adoptée et qui à travers la mise en exergue de l'existence d'espaces de liberté, certes éphémères et confinés, où s'exprime une soif de transgression des interdits, attaque le problème par le point de vue des tabous sociaux et religieux : la sexualité, la drogue, alcool, luxure.

3. La protagoniste

Dans la crise identitaire depuis l'intrusion coloniale, la représentation de la femme, apparaît de nos jours comme le lieu privilégiée de quelques plumes algériennes féminines. Les événements historiques qu'a connus l'Algérie, et les bouleversements notamment celles économiques qui ont touché le monde ont largement contribué dans la

restructuration et le façonnage de la personnalité de la femme algérienne. Dans cette dense période qui s'est écoulée de la naissance du roman algérien à nos jours, nous pouvons déjà évaluer de sensibles changements enregistrés dans l'image et le mode de représentation de la femme.

L'approche de l'écrivaine pourrait être qualifiée de moderne car la mise en contexte social et la réflexion d'ordre anthropologique qui accompagnent la création de ses personnages littéraires rendent compte de l'originalité ainsi que du caractère subversif de la romancière.

Dans cette œuvre saisissante et violente, et à travers une cascade d'images obscènes, la romancière introduit un personnage qui refuse de se plier aux règles, aux traditions et à la religion de sa société. L'héroïne vit entre Alger et Paris, et dédaigne le fait de passer ses vacances d'été dans une ville « où marcher dans la rue en short quand on est une femme est jugé intolérable » (11)

Figure moderne, le récit qui échappe au temps diégétique se focalise sur ce personnage. En effet, héroïne et narratrice du roman dont la première initiale de son prénom (S) est annoncé à la page 52 du roman composé de 242 pages. C'est uniquement à la page 195 qu'elle nous révèle son prénom. Safia n'est pas un personnage au sens traditionnel du terme, elle est typée surtout par ses caractéristiques physiques et morales faisant d'elle un personnage qui déstabilise et désagrège la représentation traditionnelle de la femme algérienne de façon plus radicale avec une complexité psychologique conférant épaisseur et ambiguïté au personnage :

Coiffée, épilée, manucurée. Lunettes de soleil, sac griffé, montre siglée, tenue soignée. Je ressemble certainement à l'une des bloggeuses suivies par des milliers de followers sur Instagram. Tout en moi est calculé pour éveiller le désir, susciter l'envie. Quand je débarque au California Café, les hommes, tout comme les femmes, me dévisagent et me convoitent. Je suis la salope parfaite que tu insulteras par jalousie, ou la girlfriend idéale que tu ignores par dépit. (37).

Le passage décrit un personnage féminin qui cultive une apparence sophistiquée et sensuelle, en contraste avec une société algérienne régentée par les traditions.

Le personnage revendique, voire assume son statut qui incarne la séduction ultime, à rebours des valeurs de pudeur féminine. Elle joue de son pouvoir de séduction dans un milieu masculin, consciente des regards concupiscent qu'elle déclenche.

Derrière cette façade séduisante se devine aussi une critique des normes imposées de la beauté et de la réussite sociale, véhiculés notamment par les réseaux sociaux.

Ce personnage de femme libérée et affranchie des convenances semble incarner une forme de rébellion contre les normes sociales et les injonctions faites aux femmes dans la société algérienne. Elle symbolise une indépendance revendiquée.

Le passage cité ci-après vient nuancer et complexifier le portrait du personnage féminin décrit précédemment. Derrière la façade et les artifices destinés à séduire se cache en réalité un profond mal-être :

Celui qui m'observe, subjugué, pense : « L'argent et la beauté font le bonheur. » Je lui rirais bien à la gueule...regarde-moi : je déambule comme un faux mannequin avec mes centimètres artificiels. Regarde-moi bien : ces yeux étincelants le sont par la grâce de l'alcool, ces éclats de rire phosphorescents, par celle de la coke ; tout n'est que leurre, feinte et paraître. Paraître riche, beau et heureux. (79)

Le lecteur décèle une critique sarcastique de l'apparence trompeuse des réseaux sociaux et des canons de beauté irréalistes, où « tout n'est que leurre ». Le personnage dénonce les faux-semblants d'une société obsédée par les signes de réussite.

Derrière le vernis se dissimule un profond sentiment d'ennui. Le texte fait ressortir les failles intimes derrière la surface lisse. Ce contraste entre essence et apparence traduit un malaise existentiel qui transcende le seul personnage pour incarner les désillusions d'une époque.

On passe ainsi d'un portrait de femme fatale affirmée à celui d'une jeune femme fragilisée et désabusée, victime d'injonctions sociales contradictoires.

Le projet de Nihed El-Alia consiste à montrer une jeune fille, douée et raisonnable, qui, prise dans les contradictions du discours normatif et moralisateur des adultes et de la réalité, en vient inmanquablement à douter des discours et remet en cause l'autorité. Dès les premières pages du roman, l'auteure nous présente une narratrice séductrice et sûre d'elle, qui se croit tout permis tout simplement parce qu'elle ne croit plus en rien. Ce passage à la page 17 apporte un éclairage psychologique sur ce personnage, dont le parcours a été jalonné par des désillusions successives. Plusieurs ruptures de foi sont évoquées :

Parce que la foi que j'avais en Dieu s'est effondrée à l'âge où j'ai compris que les religions sont aussi crédibles que les fables que me lisait parfois ma mère avant de dormir. J'ai arrêté de croire en l'amour le jour où j'ai découvert que le premier homme de ma vie, c'est-à-dire mon père, trompait maman avec sa meilleure amie. J'ai contemplé la violence de ce monde derrière une vitre de voiture quand j'avais quatre ans, une femme se faisait tabasser dans la rue par son mari ou son petit ami ou son oncle(...) devant le regard indifférent des flics et des passants, des mecs pour la plupart. (18)

L'effondrement de la croyance religieuse est comparé à la prise de conscience de l'illusion des contes de fées. La référence à l'infidélité du père vient ensuite miner la foi en l'amour. Enfin, la scène de violence conjugale achevé de ruiner une vision idéalisée du monde. Derrière ces expériences initiatiques se dessine le portrait d'une jeune femme meurtrie, ayant perdu ses illusions.

Ce passé éclaire le fossé entre les apparences flatteuses décrites précédemment et la désillusion intime. On comprend que les transgressions du personnage sont aussi une manière de repousser les déterminismes sociaux qui ont brisé ses rêves.

La page 28 du roman, décrit les excès et la démesure d'un personnage féminin, l'étalage d'une liste de restaurants (le Cosmopolitain, le Pacha Club, Club des pins) et d'alcools haut de gamme témoigne d'un train de vie luxueux et oisif. L'héroïne enchaîne champagne, grands crus et alcools forts dans une spirale de consommation effrénée « *Elle n'hésite pas à prendre en une seule soirée Trois flûtes de Veuve Clicquot en apéritif, deux verres de château Angelus pour continuer, et un Rémy Martin Louis XII pour finir.* ».

Ces abus traduisent un profond mal-être, l'alcool et la drogue servent à anesthésier une souffrance intime. La nuit et ses excès apparaissent comme un exutoire à un vide existentiel : « Quand elle est énervée elle fume clope après clope et peut se rendre à 1h30 du matin au Pacha Club, prend un shot de Tequila pour oublier et un autre pour paraître heureuse. ».

A la même à titre illustratif, la protagoniste décrit ses sorties nocturnes et montre comment le fait de se déplacer librement la nuit, activité banale dans d'autres contextes, prend ici une résonnance subversive et devient un acte d'affirmation identitaire qui lui permet de ressaisir une part d'agentivité ((H .Gafaïti, A.lgenthron, 2006 :13) en tant que femme dans l'espace public algérois : « *C'est le moment que je préfère. Circuler dans la ville, la nuit, c'est goûter, un, peu, à l'interdit, et, surtout, à ma liberté. C'est vivre dans un monde qui voudrait m'effacer.* ».

L'extrait met en lumière aussi le caractère transgressif des sorties nocturnes. Le jugement moral transparait à travers l'insulte de « pute » adressée à celle qui défie ces normes genrées : « Quand le soleil se couche, les sœurs des hommes que tu croises sont cloîtrées entre quatre murs, et toi qui fraies avec eux, tu es une pute. » (p.27)

Malgré sa conscience de heurter les convenances, l'héroïne persiste dans ses sorties entre amis. Ce refus de se plier aux injonctions genrées quitte à s'attirer les foudres de la morale conservatrice est lui ajoutant l'initiative de disposer librement de son corps. L'héroïne ne voudrait en aucun cas ressembler à ces femmes qu'elle décrit à la page 179 et que l'on voudrait marier à son frère :

Une femme bien Vous voyez ce qu'on entend par là ?...Une femme qui soit belle mais pas au point de faire chavirer les mecs dans la rue, il faut qu'elle soit mince mais pas trop...qu'elle ait des formes juste là où il faut, qu'elle soit vierge bien sûr mais bonne amante dès la nuit de nocces, au travail dans un bureau le jour, et boniche le soir à la maison, ambitieuse sans jamais faire l'ombre à son mari, bonne cuisinière, ménagère hors pair, maman poule et, comme un bon petit soldat, toujours au service de son homme. Une femme à tout faire, qui sache tout faire et qui, surtout, ferme sa gueule quand il ira baiser ailleurs. Le pire, c'est que ce sont les femmes qui ont décidé ainsi. (...). Nous sommes dans un pays gouverné par des hommes où règnent les femmes. Ce sont elles qui ont le pouvoir, parce que ce sont elles qui ont le pouvoir, parce que ce sont elles qui inculquent le code de conduite à leur progéniture. Voici leurs commandements : « Ma fille, tu serviras ton père et tes frères pour apprendre à être une bonne femme d'intérieur sinon tu finiras bayra et personne ne voudra d'une vieille fille.

La protagoniste dénonce véhément la situation des femmes dans une société patriarcale et déconstruit avec virulence le modèle traditionnel de la « femme bien » véhiculé dans la société algérienne. L'autrice dresse le portrait satirique d'une femme devant se plier à des injonctions contradictoires. Ainsi, elle doit être séduisante sans provoquer, maternelle et soumise, à la fois vierge et sexuellement disponible. L'ironie mordante souligne l'absurdité de ces diktats esthétiques et comportementaux faits aux femmes.

Surtout, leur autonomie est niée : elles se définissent avant tout par rapport aux hommes, comme objets à leur service. La dénonciation féministe est explicite, d'autant plus que ce sont les femmes elles-mêmes qui perpétuent ce modèle, par peur du qu'en-dira-t-on.

4. Désenchantement, culpabilité et remise en question

La transgression engendre toujours des conséquences, Safia qui a pris la voie de la transgression des tabous et des interdits est condamnée par la souffrance morale et vit à présent un vertige d'angoisse et de culpabilité :

Je suis étrangère dans mon pays, je me sens seule, même au milieu d'une foule, et perdue dans ma propre maison. Il m'arrive d'avoir peur, peur du monde, peur de moi-même. A force de refouler ta sensibilité, tu finis par oublier que l'émotion existe, tapie, enfouie en toi, et tu te demandes si tu n'es pas devenue psychopathe. (19)

Le passage exprime un profond sentiment d'aliénation et de solitude éprouvé par la protagoniste. Malgré ses apparences de femme libérée, elle se sent « étrangère dans [son] pays ».

Cet isolement existentiel est renforcé par l'impression d'être « seule, même au milieu d'une foule ». Le lecteur comprend entre les lignes que ce sentiment d'inadéquation découle en partie du décalage entre les aspirations de la protagoniste qui se heurtent à la norme.

L'angoisse affleure, avec la « peur d'elle-même » qui traduit un trouble identitaire. Le refoulement des émotions menace de la couper de sa propre humanité.

Derrière cette femme émancipée se dessine ici la fragilité d'une jeune femme en quête de repères, tiraillée entre modernité et traditions, incomprise car en avance sur son temps, en quête de rédemption, finit par exprimer le désir de purification : « Je me sens sale dedans et dehors. J'aimerais que l'eau brûlante qui coule sur ma peau me nettoie de l'intérieur. Comme pour effacer toutes les ombres sur mon âme, trop tôt assombrie par tout ce que j'ai vécu. » (36)

A la page 105 le lecteur assiste à un éclairage sociologique sur les excès et la décadence morale de l'héroïne du roman et de sa génération, issus de l'élite algéroise.

L'auteur pointe l'absurdité de ces comportements outranciers chez les héritiers de familles aisées et cultivées. Derrière la déchéance, on devine la quête de sens d'une jeunesse en mal de repères. L'extrait sonne comme un appel à revenir à des valeurs plus saines :

Nous sommes tous grotesques. Comment peut-on en arriver là ? Des descendants de médecins, d'avocats, de banquiers, de diplomates se vautrant dans semblables indignité. Nos parents ne sont pour rien. Nous sommes tout simplement nés à une époque où être adulte est passé de mode. Génération « Scarface », The world is yours. Elevés devant MTV ou des clips de rap US passent en boucle. Genèse de masturbateurs précoces face à leurs écrans. Nous souffrons du syndrome de l'enfant unique, égoïste, impatient et profondément narcissique(...) Vous ne valez pas mieux. Si vous étiez à notre place, vous seriez comme nous. (105)

Le roman de Nihed El-Alia est révélateur à plusieurs titres des potentialités de la littérature à repousser les frontières de l'acceptable. Tout d'abord, la thématique audacieuse choisie bouscule les tabous avec la description crue de la vie nocturne algéroise. Ensuite, la conception du personnage principal féminin est en elle-même transgressive dans le contexte algérien, de par son émancipation et sa liberté revendiquée. Mais c'est surtout dans la singularité du regard porté sur le monde et la sincérité du langage que s'exprime la dimension subversive. En s'intéressant à l'intime, l'autrice donne à voir des femmes tiraillées entre leurs aspirations et les diktats sociaux, en quête d'une existence autonome. La narration devient alors une catharsis, permettant d'exorciser les souffrances et frustrations refoulées. A travers une écriture introspective, Nihed El-Alia repousse ainsi certaines limites et ouvre la voie à une expression plus libre

La notion de transgression est centrale dans l'œuvre de Nihed El-Alia, entendue comme une quête d'émancipation et d'authenticité. Loin d'une narration uniforme, son roman est une mosaïque de voix et de langages qui reflètent la complexité du réel. C'est dans l'espace du texte que l'auteure affirme sa singularité, retraçant son parcours personnel à travers une écriture audacieuse qui défie les normes sociales et linguistiques établies. Par cet acte littéraire contestataire, elle libère une parole et un désir longtemps refoulés. S'opposant au discours dominant, elle propose une relecture subjective de son expérience, notamment en revisitant les rapports hommes-femmes de manière novatrice. L'originalité

de son œuvre réside dans cet élan libérateur qui ouvre de nouveaux possibles, à la fois formels et sociétaux.

5. Alger : sentiment ambivalent

L'héroïne entretient un rapport pour le moins ambivalent avec la ville d'Alger, la capitale de son pays natal qu'elle retrouve après deux ans d'absence. Symbole de cette ambivalence, elle qualifie Alger dès l'ouverture de « pays du désespoir » tout en appelant à garder espoir. De même, elle la décrit comme une « anarchie bien ordonnée », alliant chaos et rigidité administrative : « Je regarde à travers le hublot les terres de mon pays : une anarchie bien ordonnée ». (9)

Son regard dur sur la société algéroise trahit une profonde désillusion. Elle fustige les travers de ses contemporains, qu'elle juge bornés d'esprit, obsédés par les apparences. Même les privilégiés de son milieu n'échappent pas à sa verve critique : « Mon milieu -qu'on dit huppé-, « les fils et les filles de » (...) à qui les parents, le système, et même l'Etat ne refusent rien » (11). Alger est dépeinte comme une ville superficielle, vicieuse, gangrénée par l'argent et les faux-semblants.

L'héroïne s'y sent étrangère, presque exilée. Son séjour parisien lui a révélé la mesquinerie algéroise, d'où sa verve satirique : « Je ne suis pas vraiment des leurs. Je suis partie à l'âge des scandales pour continuer mes études à Paris puis à Londres. » (11). Pourtant, derrière l'ironie perce une certaine mélancolie, le sentiment d'un vide existentiel, d'un déracinement : « Je fais partie des gens qui portent un vide dans leur cœur. Je le sais, je le sens, ce vide ne pourra jamais être comblé ». (18)

Critiquer Alger, n'est-ce pas encore une manière détournée d'y demeurer attachée ? La violence du propos trahit le lien indéfectible mais douloureux qui unit l'héroïne à la ville, malgré la distance prise.

6. « Je m'appelle Safia »...« Je m'appelle Alger »

Nihed El-Alia déploie son art de la transgression jusque dans les dernières pages de *Minuit à Alger* en tissant un lien indissociable entre l'héroïne Safia et la ville éponyme. Différents procédés stylistiques contribuent à l'esthétique transgressive du roman, le lecteur relève facilement ce jeu habile de personnification : Alger qui s'exprime à la première personne et endosse les traits provocateurs de l'héroïne du roman Safia :

Je m'appelle Safia. Mes excès sont mon carburant. Ma désinvolture, ma marque de fabrique. Alcoolique, droguée et scandaleuse. Aussi mondaine que malsaine. Alger me va comme un gant. Comme un junkie en quête de came, j'arpente le monde à la recherche d'interdits. Le vice m'appelle. J'assouvie ma rage à coup de coke, de vodka et autres poisons. Je m'appelle Safia. La superficialité est ma thérapie, le m'as-tu-vu, mon remède ; Prada, Gucci et compagnie, des feintes, des appâts...Je ne suis dupe de rien et m'amuse de tout. Je m'appelle Alger, je vis ma vie une arme pointée sur la tempe et je crache à la gueule de tous ceux qui veulent me voir mourir.

Un « je t'aime » en suspens...Il ne sera jamais dit ! Cette histoire, c'est Alger. (242)

Le lecteur s'aperçoit aussi de la fonction de la métaphore filée, qui tout au long du passage, assimile Alger à cette femme insoumise et crée une atmosphère de révolte et d'indignation. L'auteure déroule une vraie litanie de l'excès, usant d'accumulations pour dépeindre la frénésie hédoniste de son personnage, fait d'alcool, de drogues et de luxure.

Le lecteur remarque aussi l'emploi des antithèses (mondaine et malsaine) et des chiasmes qui renforcent stylistiquement le caractère paradoxal de Safia/Alger, à la fois superficialité mondaine et néant intérieur pour enfin constater que les anaphores accentués « Je m'appelle Safia », « Je m'appelle Alger » confirment définitivement l'union transgressive entre la protagoniste et la ville d'Alger, dans une célébration provocatrice de la déviance.

Nihed El-Alia exploite tout le pouvoir évocateur des procédés littéraires pour créer un hymne vivant à la subversion, où l'héroïne et Alger ne font plus qu'un.

Conclusion

Minuit à Alger s'impose comme un roman profondément engagé dans son époque, qui fait souffler un vent de révolte par la force subversive de son esthétique. L'écrivaine tente de traduire exemplairement les maux de la société algéroise contemporaine, dans ce qu'elle a de plus viscéral et révoltant, en s'ancrant profondément dans les aspirations de toute une génération. Ainsi, en voulant s'inscrire dans la veine contestataire de la littérature algérienne d'expression française caractérisée par l'urgence du propos et l'audace de ses partis-pris transgressifs, Nihed El-Alia, par cette œuvre charnière, trace une voie nouvelle pour cette littérature.

Références bibliographiques

- ALLOULA M. 1981. *Le Harem colonial : Images d'un sous-érotisme*. Éditions Slatkine.
- BATAILLE G. 1957. *La littérature et le mal*. Gallimard. Paris.
- BATAILLE G. 1957. *L'Érotisme*. Les Éditions de Minuit. Paris.
- BARTHES R. 1966. *Critique et vérité*. Seuil. Paris.
- BARTHES R. 1984. « La mort de l'auteur ». In *Le Bruissement de la langue*. Seuil. Paris. pp.61-67.
- BERQUE J. 1960. *Les Arabes d'hier à demain*. Seuil. Paris.
- BONN, C. 1974. *La littérature algérienne et ses lectures*. Naaman.
- BONN C., KHADDA, N., & MDAHRI-ALAOUI, A. 1996. *La littérature maghrébine de langue française*. EDICEF-AUPELF. Paris.
- BONN Ch. (1972). *La littérature algérienne de langue française et ses lectures*. Naaman
- CHIKHI B. 1997. *Littérature algérienne, Désir d'histoire et esthétique*, L'Harmattan. Paris. 236 p.
- DONADEY A. 2001. *Recasting Postcolonialism: Women Writing Between Worlds*. Heinemann.
- EL-ALIA N. 2022. *Minuit à Alger*. Editions AL Barzakh. Algérie.
- FOUCAULT M. 1971. *L'Ordre du discours : Leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970*. Gallimard. Paris.
- FOUCAULT M. 1975. *Surveiller et punir : Naissance de la prison*. Gallimard. Paris.
- GAFATI H. 2006. *Femmes et écriture de la transgression*. Éditions de Harmattan, Paris.
- HIDDLESTON J. 2017. *Writing after Postcolonialism*. Bloomsbury Academic.
- JAUSS H. R. 1978. *Pour une esthétique de la réception*. Gallimard. Paris.
- KATEB Y. 1956. *Nedjma*. Éditions du Seuil. Paris.
- LACHERAF, M. *Des noms et des lieux: mémoires d'une Algérie oubliée* (1998). Casbah Éditions.
- Le Nouveau Petit Robert*. 1993. Dictionnaires Le Robert. Paris.
- MORTIMER M. 2005. "Edward Said and Assia Djebar: A Contrapuntal Reading. *Research in African Literatures*, 36(3), 53-67.
- SENAC J. 1972. « Rupture et nouveauté dans la littérature algérienne contemporaine », in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n°2. pp. 151-170.
- TLOSTANOVA M. V. 2017. *Postcolonialism and Postsocialism in Fiction and Art*. Palgrave Macmillan.
- WARY J. 2012. « De la notion de transgression pour l'étude d'une œuvre moderniste : le cas de l'œuvre d'Elizabeth Bowen », in Maxime BREYSSE (coord.), 1ère Journée d'Étude des doctorants du CIRLEP, Université de Reims - Champagne- Ardenne, Centre Interdisciplinaire de Recherches sur les Langues Et la Pensée, à consulter en ligne sur : hal.archives-ouvertes.fr, p. 5-16.

